

l'Est dans l'Ouest, mais également pour ceux qui préféreraient aller dans l'Est comme le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse ou l'Île du Prince-Édouard.

Pourquoi ne pas ajouter ensuite que si le principe du déplacement des nationaux est nouveau chez nous, il ne l'est pas partout. L'Italie, nous assure-t-on le pratique actuellement avec profit et l'Allemagne un jour s'en trouva bien.

Ce qui importe d'ailleurs ce n'est pas tant le respect d'un principe quelconque de politique, mais surtout le succès de la cause du peuplement du pays. Le régime actuel ne marche pas, les résultats le prouvent.

Qu'importe l'innovation si elle doit assurer l'augmentation de notre population, sans compter, que garder les Canadiens au Canada est travailler avec beaucoup plus de chance de succès à édifier un esprit canadien que d'importer des immigrants de tous les coins du globe.

Nions ensuite tout simplement cette accusation contre nos travailleurs de la terre. S'ils partent, d'une manière générale, de la campagne ce n'est pas tant pour aller dans les villes voir passer les "petits chars" que pour gagner leur vie. S'ils s'en vont c'est pour un motif économique.

Donnons-leur une chance de rester à la terre et dans huit cas sur neuf, ils y resteront.

* * *

Quant à l'autre crainte que personne ne se prévaudrait des faveurs demandées, il ne faut pas trop s'y arrêter. Si elle devait devenir une réalité, le pays n'y perdrait toujours pas beaucoup, puisqu'il serait appelé à contribuer en proportion des déplacements.

D'ailleurs les nombreuses demandes que reçoivent les agents du gouvernement et les missionnaires colonisateurs ne laissent pas de doute sur les résultats heureux de la politique réclamée.

La plupart des cultivateurs qui s'en vont actuellement aux États-Unis, ont avant de partir cherché les moyens d'aller dans l'Ouest. Ce n'est lorsqu'on leur dit la vérité, c'est-à-dire qu'il leur faudra dépenser une fortune pour aller dans l'Ouest, lorsque quelques piastres

suffiront à les conduire aux États-Unis, qu'ils prennent la route américaine.

En tout cas, si les démarches faites ne produisent pas de fruits dès cette année, nous n'aurons qu'à les répéter.

Nous avons pour nous le gros bon sens et l'intérêt national.

Thomas POULIN.

Le roitelet de Kersinao

(LÉGENDE BRETONNE)



UR une des côtes de Bretagne, entre le rivage bordé de rochers rouges et la forêt de Kersinao, se dressent, parmi les ajoncs et les bruyères, quelques pans de murailles noircis, décombres d'un château écroulé peu à peu.

Il fut un temps où, dans l'enceinte de ces murs, alors neufs et solides, vivait un peuple entier de gardes, de valets et de pages, sans parler des chevaux, des mules, de la meute et des faucons.

Tous les matins, quand la cloche avait tinté l'heure de la prière, le pont-levis s'abaissait sur le fossé et tous les mendiants qui, instruit de cette coutume, s'étaient rassemblés devant le grand portail, pouvaient pénétrer dans la cour. Puis, lorsque la châtelaine sortait de la chapelle ils se rangeaient sur son passage et la pieuse dame s'arrêtait pour parler à chacun en s'informant de toutes les misères.

A l'un, elle faisait donner du pain ; elle pensait de ses propres mains la plaie d'un autre, se chargeait de transmettre à son seigneur les requêtes qui lui étaient exposées, et, ne pouvant guérir tous les maux, elle les soulageait au moins dans la mesure de ses forces.

Mais un jour vint où la cloche sonna les funérailles du bon vieux Seigneur, et, tout en pleurant, sa veuve dit aux pauvres venus prier pour lui :

— Je n'aurai plus maintenant de pain à vous donner. Je ne suis plus rien ici ; c'est mon fils qui commande. Prions Dieu de fléchir son cœur.

La désolation fut grande dans le château comme aux alentours, car on savait le jeune maître, Sire Glenan, aussi dur que ses parents étaient charitables, aussi impie qu'ils étaient religieux.

Bientôt, au seul nom du nouveau seigneur, tout trembla dans ses domaines ; il ne pardonnait pas la moindre faute, ne prenait nul